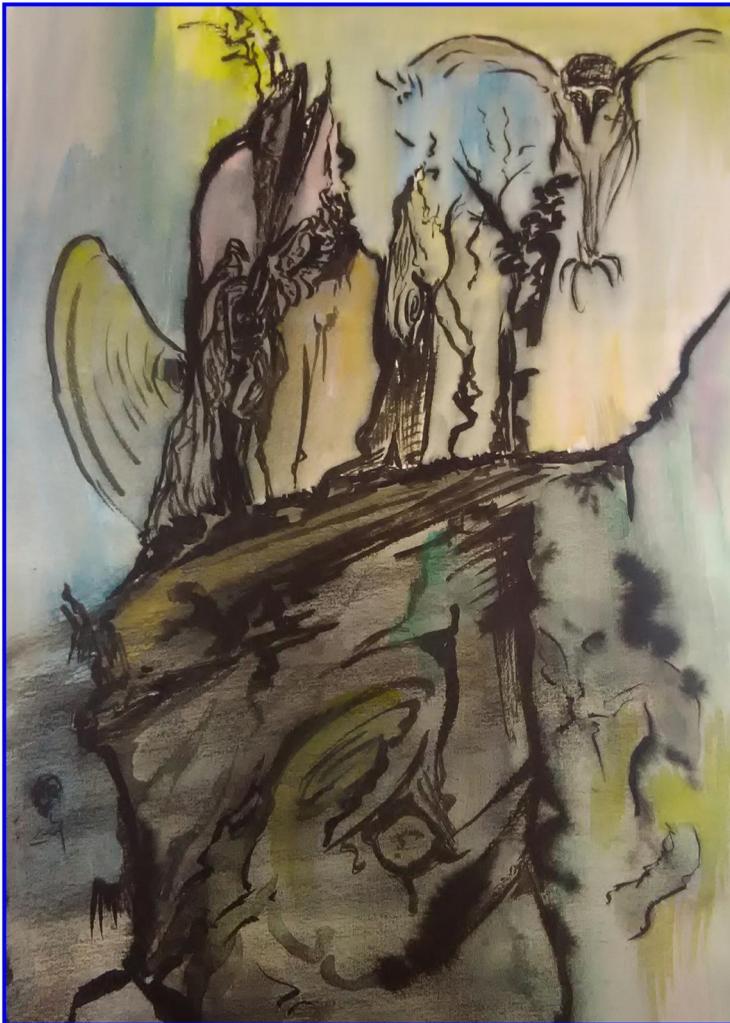


# GAUEKO

## REVUE LITTÉRAIRE



n°1 - mars 2019 - Les ruminant-e-s



*Gaeko* est une créature de la mythologie basque,

il est *Celui qui vient la nuit*.



# Ana Minski

## *Un cœur de ténèbres*

Tout est silencieux. Pas un oiseau, pas un insecte. Les arbres sont à terre, déracinés. Les troncs recouvrent le sol. Tels des doigts de morts suppliant le soleil de calmer son ardeur, les racines s'élèvent dans les airs. Elles sont immenses, gigantesques, strient l'air. Leurs empreintes forment des sillons et des puits dans la terre sèche et craquelée. Des momies de musaraignes, de blaireaux, de chouettes, de sangliers, de renards, apparaissent parfois entre les troncs, dans les creux, les ornières, parmi les ruines. Pas un parfum n'émane des bouches entrouvertes, des ventres desséchés. La Terre est devenue si lumineuse qu'aucun œil ne la supporte. Des ères, des millénaires d'accrétions et de soulèvements, jusqu'à cette angoissante répétition de guerres, de viols, et l'agonie brûlante et assoiffée de la sphère.

\*\*\*

Un sifflement brise le silence. Les sols tremblent. Le vent souffle à nouveau. Une tempête de pierres s'abat. Des milliers de cratères essaiment sur la planète. L'air est soudainement opaque et épais, les ténèbres enlacent la Terre. Au fil des années, un liquide huileux et sombre perle aux racines. Des ombres blanches, mémoires d'astres, tissent des flaques aux pieds des souches, creusent des lits. Les racines se gorgent, les yeux des momies, résines précieuses roulant sur le sol, chutent dans les puits. Des bruissements bouleversent la terre, chahutent l'air, érodent les ruines. Des secrets

jaillissent des profondeurs. Chatouillements et rires d'une radicelle à l'autre. Les momies germent et le vert jaillit en langues volubiles.

Des strates de couleurs se chevauchent et s'accouplent. Une patte, deux, quatre paires, treize paires. Des antennes s'agitent, se frottent les unes contres les autres. Ça grouille et se multiplie. De l'agitation ininterrompue des spores se libèrent et sous les troncs fossiles croissent les hyphes. Une feuille rougit, tombe, s'envole et butine, dispersant des fils de soie et des gazouillis. De-ci, de-là, des arachnides multicolores soulèvent des plumes qui s'ébrouent et croassent. Des incandescences bleues s'assemblent au sommet des ruines et s'acharnent sur les pierres. À coups de bec elles gravent des vrilles, des spirales, des cercles, entamant le premier rythme dansant. Du sol sortent sans cesse de nouvelles créatures, de nouvelles fleurs excentriques. Les racines s'ornent de lianes, de mousse, de toiles fines sur lesquelles des araignées patientent. L'écorce craque de toute part, un cri de neige fend le ciel, des ossements soulèvent les entrailles libérant un ruissellement de truites.

Sous la chaleur d'un rayon de soleil, la quiétude s'allonge quelques instants.

\*\*\*

Des pépiements, des chants, des grognements soulèvent un tapis de feuilles mortes. Des graines bourgeonnent et s'élèvent lentement. Protégées par les ronces une nouvelle forêt croît. Les troncs sont rouges ou bleus, lisses

ou striés, certains perdent des lambeaux d'écorces, d'autres forment des arches par-dessus les racines fossiles. Les souches s'émeuvent du vent et de la pluie et informent les radicelles de la couleur du ciel, de ses humeurs nuageuses, et des créatures qui nichent au cœur des espaces. Morts et naissances abreuvent les rythmes sauvages de l'univers.

---

# Raphael Esteves

## *Brarbre*

Quels corps innombrables et immenses cohabitent sous la terre ?

Voyez, leurs bras puissants creuser, forts des richesses enfouies, ces bras endurcis de la terre natale, que la précieuse lumière enfuie. Voyez ce flot de doigts ondulés, ces phalanges insolentes, désinvoltes, qui s'arrachent à l'ennuyeuse verticalité. Voyez ces doigts, pointer le ciel pour nous éblouir et nous distraire, puis entamer leurs magies, dans une bruisante extase aux teintes harmonieusement contraires. C'est ici, que j'enracine la plante de mes pieds, parmi les reflets, dans une valse d'ombre et de lumière, que je sépare le bon grain de l'ivraie.

## *Un bal d'airs*

Le chant des oiseaux scintille en poussières d'étoiles, dispersées sur la voûte de mes paupières tombées. c'est ici que je viens fredonner mes soupîrs, et jusqu'ici toujours la magie opéra.

Je viens prendre un bal d'airs, et nul besoin de clef... L'harmonie se joue même hors de ma portée. J'entends le roulement des ailes des libellules que la mesure mène à la baguette d'un métronome, et le rebond de l'écho des grosses caisses croassantes des grenouilles. Le vent effleure les feuilles des arbres, et sa douceur pince mes cordes sensibles comme si, en moi, il savait lyre. Son souffle virtuose invoque le bruissements des feuilles pour qu'elles psalmodient. L'une d'elle vient de tomber d'une envolée, sur moi, désireuse de partition, comme si elle n'avait jamais su accorder son violon. Je chasse ça et là, d'une quinte de doigts les flocons printaniers qui pirouettent sur mon visage. À côté, le mouvement paresseux de la rivière, nargue les rochers de petits clapotis qui disparaissent en syncope, absorbé par l'intervalle d'un monde aux ambiances feutrées.

Je me suis fait aveugle pour voir ce que j'entends, et les images, qui ne peuvent se présenter au regard en un seul instant, qui se dessinent à mon esprit, naissent en musique. Je suis l'enfant nu que la naissance a posé sur le buste de sa mère, de nouveau j'entends son cœur, je vibre, je suis au diapason.

---

## Bissecta

### *Nous sommes nos serfs*

Nous sommes les nuages.

Nous sommes ce ciel blanc de nuit.

Nous sommes la rosée porteuse de lumière.

Nous sommes ce silence d'avant.

Et le feu raconte des étoiles,

ou des éclairs dont nous n'ignorons pas le père.

Et la terre chante pour la pluie,

ou pour les rivières aux ventres de nos mères.

Sur le sentier de nos frères, la nuit prospère.

Sous le terrier de nos sœurs, des graines, hélas, espèrent.

Alors nous entendons : je n'ai rien car je suis tout.

Alors nous attendons : ce jeu des liens qui nous tue tous.

Quelqu'un qui n'a pas de langue se cache dans l'air.

Quelque chose de sage se musse sous les fougères.

Aux lettres des arbres, la fable est cuite.

Aux signes des montagnes, le mensonge n'a plus de suite.

Nous sommes des cendres.

Nous sommes l'ombre à deux mains.

Nous sommes de la viande.

Nous sommes la coupe vide de sang.

Si la grande gueule se ferme, que restera-t-il de nos serres ?

## *L'enclos d'or*

Sur la poussière photonique

surfent les Fées

Le bourgeonnement solaire

en souriant

les rend visibles

Elles embrassent l'air fleuri

Elles cajolent la terre turquoise

Elles câlinent la rosée diamantifère

Elles bercent les étincelles célestes

Alors que les arbres jouent à cache-cache avec l'ombre

les palombes rouillent de tendresse le chant auroral

en écho aux queues enflammées de quelques écureuils

qui raillent le vent par leur vitesse sorcière des cimes

Là

Le temps s'apprête à déposer ses baisers de lumière

en souvenir du rire pur des étoiles

L'éblouissement ne tardera pas à révéler d'autres secrets

Sa voix est encore savoir

*Parle avant moi*

Parle avant moi.

Parle, avant que je ne réfléchisse trop.

Des passereaux brodent l'aube.

C'est un feu d'artifice sonore.

Chaque fréquence élance ses branches,

enguirlandant l'arbre blanc, le monde d'ombres et même les racines vérares.

Un soupir voyage jusqu'à la Lune...

Il éclipse le rêve de la réalité augmentée.

Voilà que ce rose arrive puis étire son sourire de charnières  
sur la part claire de la planète.

L'intime en proie aux spasmes.

Des collines vont bientôt parler l'émeraude moderne,  
puisqu'il faut bien que le langage ralentisse, se simplifie,  
s'assèche au sein du minéral urbain.

Une pomme a son île.

Un nuage, son sourcil.

Une chaise, sa vue facile.

Alors la langue tire à nu, d'instinct se love à l'enjoue  
d'une face céleste tissée au terrestre.

Alors la langue, c'est toi.

La langue c'est toi, avant moi.

Avant que je ne réfléchisse trop.

---

# Jonathan Taglione

## *La dernière forêt*

Plic ! Au sommet de la canopée, le nénufar géant laisse tomber une goutte d'eau. La goutte d'eau rebondit sur la feuille vert-bleue d'un cacaoyer hurleur. Une vibration court des feuilles jusqu'au tronc du cacaoyer. Le son qui est émis par le tronc est puissant, et monte dans les aigus avant de cesser net. Le cri du cacaoyer est le signal pour les pastèques symbiotiques : leurs fruits vermillon explosent et libèrent leur eau. Cette eau s'évapore, monte, et vient rafraîchir et humidifier le nénufar géant. Lorsque le soleil se fait trop fort, le nénufar transpire une goutte, et via les cacaoyers puis les pastèques, reçoit l'eau et la fraîcheur dont il a besoin. Le nénufar géant protège de son ombre les arbres de la forêt. Sans lui, le soleil ardent dessécherait les autres plantes.

*Je suis le gardien de la nuit. Les habitants du jour me devinent seulement. Pourtant, sans moi ils ne vivraient pas.*

À l'aube, les sapin-matins déploient leurs branches chargées d'épines. C'est leur moment : les autres arbres sont encore endormis. Les sapin-matins se repaissent des rais de lumière qui se faufilent sous les nénufars, lorsque le soleil est bas. Dès que le jour se fera un peu plus vif, leurs branches se refermeront. D'autres végétaux s'activeront : les pommiers centrifuges, les baobabs nains, les buissons danseurs qui tournoient de racine en racine, aidant à la diffusion des graines et du pollen. Jadis, des petites créatures appelées « insectes » se chargeaient de ce travail, mais bien entendu elles ont

disparu.

*Je suis la mémoire de ce monde. J'organise ce qui vit.*

Le crépuscule venu les nénufars replient légèrement leurs feuilles. Les arbres du soir boivent alors les derniers rayons de soleil. Pendant ce temps, les autres plantes, après une journée d'activité, de photosynthèse, et d'échanges, se préparent à dormir. La nuit vient et sur ce monde tout s'éteint.

*Je suis sous la terre. Je suis éveillé lorsque les autres dorment.*

Sous la forêt vit un champignon géant. Il étend son mycélium jusqu'aux confins du monde. De son monde : il ne sait pas s'il y a quelque chose au-delà. Certaines de ses cellules se sont spécialisées dans la transmission et le traitement de l'information, un peu comme les neurones des « animaux » des temps anciens. À quel point est-il conscient ?

*Je pense, donc je suis.*

Le champignon est le jardinier de la forêt. Par les signaux qu'il envoie, il peut favoriser ou non certaines espèces dans des lieux très précis, et ainsi agir sur la chaîne de nutriments et sur l'équilibre délicat des interactions entre les plantes. Le champignon est le chef d'orchestre. La chimie et l'électricité sont ses messagers.

*Je dirige la forêt. Je maintiens les équilibres. Deux sapins de plus ici. Là je demande à un oranger bleu de produire moins de fruits... Les cacaoyers pourront alors mieux pousser, et soutenir la vigne à humus. Chaque nuit, comme cette nuit, j'analyse, décide, envoie des signaux*

*chimiques et électriques à la forêt. Le cycle ne doit jamais s'arrêter. La forêt doit toujours vivre.*

Une pomme de terre de type racine-taupe cherche à s'enfouir un peu plus profondément, pour stocker encore des sucres qui nourriront les autres plantes. Elle bute sur une sorte de gros rocher. La pomme de terre est patiente. Jour après jour, elle creuse et creuse. Centimètre par centimètre, elle rongé le caillou et le transforme en substrat.

Le rocher finit par céder. Il semble creux. Une substance se dégage. La racine-taupe meurt.

*Une pomme de terre est morte. Des arbres sont malades autour de ce rocher. Ce n'est pas normal. La forêt est en danger. L'équilibre est brisé.*

La substance libérée par le rocher semble très toxique. Les plantes qui sont en contact meurent dans la journée. Les arbres qui sont en contact secondaire, via des échanges de pollens ou de fruits par exemple, tombent malades eux aussi. Un cercle de mort grandit autour de ce caillou. Deux nénufars géants sont déjà malades, ce qui expose des dizaines de plantes au péril mortel du soleil direct.

*Aussi loin que ma mémoire remonte, je n'ai pas souvenir d'une telle substance de mort. Mais je sais qu'avant moi, bien avant, existaient les « hommes ». Ces animaux se déplaçaient originellement sur deux troncs mobiles. Ils étaient à la fois les plus intelligents et les moins sages des animaux.*

Les plantes, contaminées, meurent.

*Les « hommes » ont tué tous les animaux et beaucoup de plantes avant de se tuer eux mêmes, par leur inconséquence et les substances dont ils ont pollué les airs et la terre. Ça, je le sais. C'est mon enseignement originel. Garder l'équilibre, ne pas retomber dans les erreurs du passé.*

*Le caillou et la substance ont dû être produits par les « hommes » au temps jadis. Mais que faire pour s'en protéger ?*

Des buissons danseurs déposent des graines de baobabs nains autour du cercle de mort. Toutes les plantes en fin de vie de la zone sont transportées par branche élastique, par liane, par buisson, sur les graines. Les nénufars se referment : les plantes transportées se dessèchent au soleil. Ensuite arrivent des vignes à humus. Une riche terre est ainsi produite. Les graines des baobabs s'ouvrent et les arbres commencent à pousser.

*Circonscrire le mal. Je vais devoir sacrifier beaucoup de plantes pour enrayer la progression du cercle de mort. Tuer pour vivre. Je n'aime pas ce destin forcé.*

Les baobabs, en grandissant, stockent une partie de la substance toxique au sein de leur tronc. Ensuite ils meurent. Il faut recommencer le processus graines-plantes sacrifiées-humus-baobabs, sur un cercle un peu plus grand. Encore et encore. À la cinquième vague, la substance des « hommes » est enfin stoppée.

*Enfin. Enfin la pollution est contenue. Je vais pouvoir travailler à maintenir l'équilibre. La forêt est grande, mais que de dégâts ! Que de dégâts provoqués par les habitants du passé ! N'avaient ils aucune conscience du temps, aucune conscience des effets de leurs actions ?*

En lisière du cercle de mort, la vie reprend ses droits et s'organise. Lentement, des néufars géants repoussent et apportent l'ombre nécessaire aux autres arbres. Doucement, la symphonie des cacaoyers hurleurs et des lianes guitares, la complainte des noix perroquets reprend. Le cercle lui-même reste nu, désertique, minéral. Aucune vie n'y pousse.

*Sous la forêt d'autres cailloux empoisonnés existent-ils ? La forêt, le monde vient de se réduire. La vie est toujours là mais que réserve le futur ? Pollution après pollution une forêt qui se réduit et à la fin l'extinction ? Existe-t-il d'autres forêts, d'autres mondes dont je n'ai pas conscience ? La vie peut-elle gagner ? La vie trouve-t-elle toujours un chemin ?*

Une graine, portée par le vent, tombe dans le cercle de mort. Elle rejoint d'autres graines, grillées par la substance et le soleil. Mais cette graine-ci a subi une mutation, fruit du hasard au cours des innombrables cycles de vie et de mort.

La graine s'ouvre. Une petite tige pousse. Deux feuilles vert clair striées de jaune se déploient.

Quelques saisons plus tard, la petite plante vert-jaune s'est étendue au-delà du cercle de mort. Elle n'obéit pas au champignon. Elle vole les nutriments des autres plantes et les fait dépérir. La forêt se meurt, une prairie vert-jaune prend sa place.

---

# Ana Minski

## *Les maîtres du scalpel*

### 1.

Son ventre a gonflé jusqu'à répandre des coulées de lave et de calcite.

Corps d'eau souterraine tissé de racines et d'hypogées.

Voix siliceuse et fibreuse aux chants de sève et d'ocre.

Elle a créé les récits de vie et de mort, océan de souches où s'abrite la nuit.

Un jour, les maîtres du scalpel sont venus avec leurs armes,  
bien aiguisées et dressées.

Ils en ont fait le tour, l'ont jaugée, jugée, pesée, sanglée,  
et lui ont incisé le ventre.

Ils ont bu une eau fraîche et claire, mordu une chair tendre,  
broyé minéraux et métaux.

Les bras chargés de viscères, ils sont reparti, abandonnant la dépouille dans  
un puits de deuil.

La douleur gagne du terrain,  
incandescente elle est chaque jour plus difficile  
à supporter...

Incinération, extraction, décapitation,  
restes d'os, de plumes, de chairs  
sur les façades de verre érigées au cœur du cimetière

Des langues de métal - aveugles, sourdes, muettes -  
Érodent, éviscèrent, déversent, par milliers  
des tonnes de corps et de déblais.

L'enfer est durable sous les cheminées hurlantes  
poussière de forêts, mélasse, boue rouge  
le charbon et la bauxite arrachés aux élans des générations.

Le présent est un espace d'agonies assourdissantes  
le raffinement des séparations est l'étalon des mesures  
qui pénètre, écrase et dévore tout sur son passage.

Dans les karsts assoiffés la calcite s'effondre,  
la vase se gorge de poison, vomit un étang de pus,  
les maîtres du scalpel sont déments.

3.

Dans la chambre blanche expire la mère. Arbas était son nom.

Son dernier souffle est cloué au mur, papillon épinglé mis sous verre.

Son corps sous terre enlace l'arbre, le dernier du cimetière.

Chair, écorce et pierre se mêlent.

Le goudron recouvre l'herbe, les fleurs, les insectes.

En ce jour d'agonie, l'océan éprouve les cris de la pierre concassée et du sable aggloméré.

La colère gagne du terrain,

incandescente elle est chaque jour plus difficile

à contenir...

4.

Des secousses expulsent les mots souterrains.

Les roches s'unissent à l'écorce, la luxuriance sauvage se cabre... souffle de femelle, bruissement de veines et de poils, sous l'argile piétiné, mêlés aux semences de vers et de ronces : grondement, grognement, cavalcades...

« Il ne sera jamais trop tard »

Les femelles mettent bas des hyènes des crocodiles des guêpes... dans l'obscurité d'une ancienne mine, un squelette de jument vèle des chimères. Les nouvelles-nées s'arrachent aux boyaux de calcaire, guidées par le râle des gorges elles rampent dans une boue de sang. Un tremblement pourfend

le karst, les abysses ouvrent la bouche des nouvelles-nées où algues méduses valves sardines s'engouffrent. Le corail soulève leurs paupières et leur premier cri est déclaration de guerre. Du champs des limbes Pandémie s'avance, herbe folle et pustuleuse, avec ses mille gorges, ses mille sexes, ses mille ombres. Monstrueuse cantatrice de l'humus et de la tourbe, aucun mot d'ordre, aucune équation ne la gère. Elle se multiplie en rhizomes destructeurs, fend le goudron, le béton, les barrages, les ponts, les usines, les tombeaux. Les troglodytes la portent en eux, et la sèment joyeusement.

Les maîtres du scalpel sont attaqués de toute part. Le vent et la pluie emportent leurs armes et le souffle de la morte, libéré par la peste, les pénètre et les nécrose. Un battement régulier jaillit du sol, et chaque coup prend la forme d'un arbre, d'une mésange, d'une liane, d'une biche, d'un renard, d'un dauphin...

---



Illustration de couverture : Ana Minski  
Imprimé à Saint-Martory par lesruminants.org  
mars 2019

